

Extrait du *Figaro*, 2 août :

A PARIS

C'en est fait. La guerre la plus formidable qu'aura jamais vue l'humanité éclatera sans doute dans quelques heures, à moins qu'un miracle n'intervienne. Mais si les miracles se produisent parfois pendant la bataille, ils ne s'accomplissent jamais avant. Il faut commencer de les mériter.

Dans ces jours d'angoisse poignante, mais aussi de fière énergie, où nous assistons à ce spectacle terrifiant et grandiose de tous les peuples en armes, aucune nation n'aura donné un plus bel exemple de sang-froid et de bravoure que la nôtre. Notre première victoire, nous l'aurons remportée sur nous-mêmes, en faisant trêve à toutes les haines et à toutes les divisions d'opinions et d'intérêts, et en obéissant irrésistiblement au grand appel du sentiment national.

Nos soldats partent et ils partent gaiement. Ils ont l'air de savoir où ils vont ; ils le savent.

Rien n'était plus réconfortant que de parcourir les boulevards hier au soir. On y respirait je ne sais quelle atmosphère vibrante d'émotion et d'allégresse. C'est que ce peuple est fort non seulement de son enthousiasme, mais aussi de son droit.

Cette guerre, la France ne l'a pas voulue. Elle a

fait tous ses efforts, loyaux et sincères, pour en écarter la redoutable éventualité. « Il n'est permis de faire la guerre, a dit un grand orateur chrétien, que malgré soi, à la dernière extrémité, pour repousser la violence de l'ennemi. » C'est cette guerre-là à laquelle on nous a contraints, par une série de manœuvres perfides et de faux-fuyants diplomatiques.

L'Allemagne n'a pas voulu, devant l'histoire et peut-être même devant nos contemporains, assumer la terrible responsabilité d'avoir déchainé une semblable calamité. Elle a chargé l'Autriche de ce soin, et l'intolérable ultimatum adressé à la Serbie par François-Joseph, qui, malgré la belle parole du Pape, n'a pas craint « d'ensanglanter sa vieillesse », n'était que l'acte d'un souverain obéissant à l'ordre germanique. La diplomatie allemande pensait que nous répondrions par l'offensive à cette provocation indirecte. Le Quai d'Orsay, il faut lui rendre cet hommage, n'est point tombé dans le piège. Avec une grande fermeté et une parfaite franchise, il a forcé l'Allemagne à démasquer son véritable jeu et à avouer que ses prétendues intentions pacifiques cachaient un dessein agressif et concerté contre la dignité de notre pays.

C'est cela, en effet, qu'il faut que chacun sache bien. La France n'engage pas la lutte à cause du conflit austro-serbe. Elle met ses armées en campagne, d'abord pour respecter la parole qu'elle a donnée à sa grande alliée la Russie, mais aussi parce qu'elle est directement visée par l'ennemi orgueilleux,

patient et sournois qui, depuis quarante ans, ne lui a pardonné ni sa défaite matérielle, ni sa victoire morale. En un mot, l'Allemagne se bat pour prendre la Champagne, et la France pour reprendre l'Alsace-Lorraine. Et c'est parce qu'ils le savent bien, qu'hier au soir nos petits soldats partaient en chantant pour la frontière.

ROBERT DE FLERS.